ble les pièces, ses vérités à lui » (p. 294) tout en maintenant le secret, « ce qui convient parfaitement à l'énigme d'un puzzle » (*idem*).

Afin de concilier ce recueil d'articles avec le format et le titre, choisis par l'auteure (ainsi que le précise sa « Préface »), le lecteur devrait porter le rasoir à tous les commentaires n'ayant pas trait aux additions apportées par Montaigne à son exemplaire de l'édition de 1588 et ainsi faire abstraction de la plus grande part des sept premiers chapitres (articles) — incongruité concédée par G. Nakam (« Préface »), par ailleurs émaillés d'enseignements pour le spécialiste. En outre, la pléthore de renvois aux ouvrages précédents impose un va-et-vient vite lassant. Le lecteur pourrait y voir le signe d'une auteure prenant le contre-pied du projet inquisitif de Montaigne, comme si elle avait déjà consigné la Vérité dans ses livres-monuments; toutefois, la « Préface », en ajoutant une valeur seconde au titre — le dernier ouvrage que l'auteur consacra à Montaigne, « *mon* dernier Montaigne » — explique sans doute le caractère plus résolutif, et parfois péremptoire, de ce recueil. Pour ce qui est de l'argumentation, on pourra critiquer la sélectivité que G. Nakam exerce dans la valorisation des additions, à « L'Apologie », par exemple, où une référence précise au rôle attribué à « notre foi chrestienne » est gommée au profit d'un Dieu inconnaissable [...] et d'un Michel Eyquem possiblement Marrane (p. 142). On pourra aussi s'étonner d'une opposition entre le maniérisme et le baroque qui rattache ce dernier, entre autres, « aux jardins 'à la française' du XVIIe siècle » (p. 200), et qu'une bonne partie de sa démonstration maniériste repose sur la disposition des chapitres des *Essais*, de l'absence de toute référence à l'étude de Ph. Desan, « Numérotation et ordre de chapitres et pages dans les cinq premières éditions des *Essais* », parue dans *Éditer les Essais de Montaigne* (Champion, 1997, p. 45-77), ouvrage dont G. Nakam cite, pourtant, un autre article (p. 29, 179).

Mais, en définitive, ces critiques s'effacent devant l'originalité de la Conclusion : après presque quarante ans d'exposés sur autant de structures architecturales / architectoniques (statiques ou dynamiques) des *Essais* — toutes positives et analytiques, même les plus hermétiques d'entre elles — elle nous offre fort généreusement la construction d'un modèle entièrement nouveau pour expliquer la systémique synthétique, créatrice, propre aux *Essais* (le puzzle toujours déjà inachevable), et ne peut que forcer notre admiration.

MICHEL LIDDLE, *Université d'Ottawa*

L'Étude de la Renaissance « nunc et cras ». Actes du colloque de la Fédération internationale des Sociétés et Instituts d'Études de la Renaissance (FISIER). Genève, septembre 2001. Éd. par Max Engammare, Marie-Madeleine Fragonard, Augustin Redondo et Saverio Ricci. Genève, Droz, 2003. P. 400.

De temps en temps il n'est pas inutile de faire le point sur l'ensemble des travaux spécialisés dans notre discipline, ne serait-ce que pour mieux mettre en lumière

les nouveaux champs d'étude et recenser les instruments de travail qui sont désormais à la disposition des chercheurs. Nulle mieux que la Fédération Internationale des Sociétés et Instituts d'Études de la Renaissance (FISIER) ne pouvait se charger d'une telle entreprise et, comme l'explique son président, Augustin Redondo, une *cornucopia* de réflexions éclairantes est effectivement sortie du colloque international dont on lit aujourd'hui les actes publiés grâce à l'aide des Éditions Droz.

Le réexamen du concept même de Renaissance et de la période qu'il désigne semble avoir mobilisé un grand nombre d'intervenants même si l'on a débattu, sans vraiment convaincre, du bien-fondé des termes de remplacement généralement proposés : « early modern », « prima età moderna », « prémodernité » ou « première modernité » (J. Céard, G. Galasso, P. Grendler, F. Hallyn, A. Nova). Si l'on a insisté sur le flou des limites chronologiques, géographiques et génériques de la période envisagée, cela n'a pas été sans s'en réjouir puisque ces incertitudes mêmes suscitent des croisements disciplinaires et font percevoir certaines affinités entre le monde post-moderne et celui de la Renaissance (M. Jeanneret).

La formation des chercheurs reste, de toute évidence, un problème majeur à l'heure des restrictions budgétaires et du désintérêt massif pour les langues mortes et le vernaculaire des siècles passés. Au pessimisme nuancé de certains chercheurs européens (G. Chaix ou F. Lestringant) s'est opposée la vision beaucoup plus optimiste des chercheurs nord-américains. L'instauration de nouvelles méthodes pour cataloguer les manuscrits (*I' Iter Italicum* dont la paternité revient à P. O. Kristeller), l'accès au World Wide Web et aux CD-ROMs, la maîtrise des nouvelles techniques de reproduction et de communication ont transformé les conditions d'accessibilité de matériaux jusque-là hors de portée pour la plupart des chercheurs. Qu'on pense aux éditions des œuvres d'Érasme, d'Alberti, de Bruno ou de Bacon, au très utile réseau *Gallica* de la Bibliothèque Nationale de France et à la magnifique bibliothèque I Tatti, publiée par les presses de Harvard, qui met tant de textes néo-latins à la disposition des étudiants (A. Grafton).

Depuis 1998 les archives romaines du Saint Office et de l'Index sont devenues accessibles, livrant plusieurs milliers de documents nouveaux qui promettent des réévaluations éclairantes dans les prochaines années (U. Baldini). Pour ce qui est de l'histoire de l'art, au-delà des problèmes de périodisation que l'interdisciplinarité ne fait souvent qu'accentuer, on assiste à un renouvellement considérable des outils de travail avec les nouveaux modes de production et de communication des matériaux iconographiques (A. Nova). L'histoire des institutions bénéficie également de l'accès à de nouveaux documents qui permettent, par exemple, de réviser sérieusement les positions d'un Eugenio Garin au sujet du rôle des universités italiennes (P. Grendler). L'histoire des sciences a subi, elle aussi, des mutations considérables ces dernières années avec l'ouverture de nouveaux champs de recherche sur le contexte social du travail intellectuel, les

aspects matériels du livre scientifique et les méthodes de classement de l'information érudite (A. Blair).

Une autre voie importante s'est ouverte dans la recherche avec l'étude des rapports entre éléments culturels appartenant à des catégories discrètes. Il en est ainsi des rapports entre textes et images. À cet égard, la Scuola Normale Superiore de Pise s'est dotée d'un organe majeur pour l'avenir avec la création du Centro di Elaborazioni Informatica di Testi e Immagini nella Tradizione Letteraria [www.ctl.sns.it] (L. Bozoni). D'autres mises en rapport font l'objet de réflexions fructueuses : entre hermétisme et scepticisme (Nicola Panichi), anabaptisme et érasme (A. Ségenny), théories littéraires traditionnelles et d'avant-garde (A. Moss). Le vocabulaire métacritique est significatif à cet égard : on souligne volontiers les « contacts » (A. Ségenny), les « dialogues » (E. Kushner), les « filtres » (F. Hallyn), les « médiations » (R. Muchambled), les migrations (L. Perini) et autres « transferts » qu'analyse Jean Céard dans le résumé qu'il fait de diverses communications. Les liens entre art et religion s'interprètent, eux, comme modèles du passage à la modernité (O. Christin).

Au reste, parmi toutes les sources primaires et les références secondaires citées au cours de ce colloque, trois ou quatre grands textes séminaux semblent dominer le panorama critique et revenir, de façon explicite ou implicite, sous la plume des intervenants : la somme herméneutique de Hans Blumenberg (*Die Legitimität der Neuzeit*, Francfort, 1966), l'étude de Thomas M. Greene sur le concept d'imitation (*The Light in Troy*, New Haven, 1982) et les deux volumes de Terence Cave sur les « textes troublés » de la première modernité (*Pré-Histoires*, Genève, 1999 et 2001). On peut y ajouter le travail remarquable de Hans Belting sur la mutation du statut de l'image au moment où va naître le concept moderne d'œuvre d'art (*Bild und Kult. Eine Geschichte des Bildes vor dem Zeitalter der Kunst*, Munich, 1990).

A la fin du volume, Jean Dupèbe part de diverses études critiques qui ont remis en question la « modernité » de la Renaissance pour attirer l'attention sur certains écueils que tout historien se devrait d'éviter : en particulier, les oppositions conceptuelles faciles, les projections idéologiques et la mise à l'écart des auteurs mineurs, aussi importants que les majeurs pour saisir la sensibilité d'une époque. On ne saurait mieux dire ; et la publication de cet impressionnant ouvrage ne fait que confirmer, dans ses diverses facettes, la centralité et la vitalité des études sur la Renaissance au seuil du XXI^e siècle.

FRANÇOIS RIGOLOT, *Princeton University*